

Méditation du 3^e dimanche ordinaire (année C) – 23 janvier 2016

Commencements...

Nous sommes encore en début d'année : nous avons jusqu'à la fin du mois de janvier pour offrir nos vœux à ceux que nous aurions oubliés ou négligés.

Mais, dans notre liturgie, nous sommes aussi au tout début du « temps ordinaire », ou, pour parler comme Danielle, du « temps de l'Église » qui prend la suite du temps de Noël que nous avons clos il y a quinze jours par la célébration du baptême du Seigneur.

C'est pourquoi les textes que l'Église nous propose en ce jour célèbrent tous des commencements.

Dans le livre de Néhémie, d'abord, qui commémore un événement survenu voici près de deux millénaires et demi, entre 458 et 398 avant notre ère – les érudits en discutent. C'était après le retour, par vagues successives, des Juifs qui avaient été déportés à Babylone au début du VI^e siècle. Ils retrouvaient sur leur terre des Juifs qui y étaient restés. Et au cours du siècle et demi, voire des deux siècles pendant lesquels les deux communautés avaient été séparées, leurs pratiques avaient évolué différemment. Il fallait donc rétablir l'unité. Et le faire, naturellement, autour de la Loi. Ce à quoi s'employèrent Esdras et Néhémie : ce fut une refondation.

Une refondation qui a été décisive pour les Juifs. Mais aussi pour nous, chrétiens. Car le livre qu'apporte Esdras au début du texte que nous venons de lire doit plus ou moins être – les érudits, là aussi, en discutent – celui de la Torah : les cinq rouleaux du Pentateuque, tels, ou à peu près, que Juifs et chrétiens les lisent encore aujourd'hui. Un livre qu'Esdras et ses collègues scribes avaient patiemment reconstitué et réécrit à partir de la mémoire que les Juifs avaient conservée de la longue histoire qui les liait à leur Dieu.

Ce qui m'a conduit à me demander et donc à vous demander : sommes-nous suffisamment reconnaissants à ces hommes, suffisamment conscients de ce que nous leur devons ? et de l'importance de nos racines juives ?

Mais aussi, en considérant ce que fut cette lecture primordiale de la Torah, telle que la présente Néhémie : dans nos eucharisties, quand nous répondons, après chaque lecture, « Gloire à toi, Seigneur ! », cette acclamation a-t-elle la même intensité que l'« Amen » des auditeurs d'Esdras qui « *pleuraient en entendant la Loi* » ? Ou est-elle distraite, après un texte que l'on a vaguement écouté ?

Et, plus largement, l'Écriture est-elle pour nous une invitation au festin, comme le dit Néhémie ? Et à un festin dont il convient d'« *envoyer une part à ceux qui n'ont rien de prêt* » ? Ce qui est une invitation au partage.

Commencement, aussi, et même double commencement, dans le texte de l'Évangile. Parce que ses premiers versets sont ceux du début de l'Évangile que Luc a écrit, vers 80-90 sans doute, pour compléter ceux de Marc et de Matthieu. Mais aussi parce que les versets qui suivent sont chez lui la première manifestation publique de Jésus, donc une sorte de « pendant » de ce qu'est chez Jean le récit des noces de Cana que nous avons lu la semaine dernière.

Comme nous le faisons à Saint-Luc pour les méditations confiées à un laïc, dans la synagogue de sa ville d'origine, selon l'usage du temps, Jésus est convié à commenter le texte de l'office. Il était issu ce jour-là, non de la Torah mais du rouleau d'Isaïe : « *L'Esprit du Seigneur est sur moi : il m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres.* » Et Jésus de proclamer : « *Aujourd'hui s'accomplit ce passage de l'Écriture.* »

Dès les origines de l'Église, les chrétiens ont compris que cet « aujourd'hui » ne valait pas seulement pour leur Seigneur, mais aussi pour eux, « ici et maintenant. » Dans les cryptes de Saint-Victor de Marseille, il est ainsi l'épithète d'une grande dame, Eugenia, dont il est dit « *qu'elle avait une si grande faim des festins du Paradis* » que, pour les goûter, « *elle a rassasié les affamés, délivré les captifs, ramené les exilés sur leurs terres* », bref accompli tous les termes de la prophétie d'Isaïe.

Ce qui m'a conduit à me demander et donc à vous demander : avons-nous réellement faim, nous aussi, aujourd'hui, des festins du Paradis ?

Et sommes-nous disposés, comme l'a fait Eugenia, dont la vie fut une « imitation de Jésus-Christ », à vivre une vie de partage avec les plus pauvres, les prisonniers, les exilés ? Le partage, à nouveau...

Commencement, enfin, dans l'épître que Paul a écrite, vers 56 sans doute, à la communauté de Corinthe qu'il avait fondée cinq ans auparavant : commencement de la mission chrétienne, fait de lendemains qui déchantent – déjà ! Ce qui devrait nous consoler, quand, parfois, nous nous sentons désenchantés face à certains aspects de la vie de notre Église aujourd'hui.

La communauté de Corinthe est divisée en effet, les rivalités y sont âpres, et c'est pourquoi Paul lui écrit, comme nous l'avons entendu : « *Le corps humain se compose non pas d'un seul, mais*

de plusieurs membres. Or vous êtes corps du Christ et, chacun pour votre part, vous êtes membres de ce corps. »

Ce qui m'a conduit à me demander et donc à vous demander : « Sommes-nous suffisamment conscients d'être membres du corps du Christ ? Comme membres d'un même corps, mettons-nous en œuvre tout ce que nous pouvons faire au service de notre communauté ? Et sommes-nous assez reconnaissants à ses autres membres de ce qu'ils lui apportent ? Cela, chacun à sa façon, car *« l'œil n'est pas la main, la tête n'est pas le pied »*, comme le dit Paul ?

Mais aussi : dans notre Église catholique, sommes-nous prêts à reconnaître comme membres du corps du Christ des frères et sœurs qui « ne sont pas de notre paroisse », trop ceci, ou pas assez cela, à notre gré ?

Ou encore, en cette fin de semaine pour l'Unité des chrétiens : sommes-nous vraiment soucieux, avides, d'apprendre de nos frères orthodoxes et protestants ce qu'ils apportent au corps du Christ dont ils sont également les membres ?

Enfin, savons nous reconnaître, dans les hommes et les femmes de bonne volonté que nous côtoyons, autant de membres du corps du Christ, qui ne se borne pas au corps des fidèles rassemblés dans les Églises ?

Vous le voyez : les trois lectures de ce jour ont fait lever en moi beaucoup d'interrogations. Elles en ont sûrement suscité d'autres, différentes, en vous.

Je vous propose donc maintenant un instant de silence afin de revenir sur ces questionnements et, surtout, de réfléchir à quoi ils nous engagent, à quelle conversion du cœur et de l'esprit ils doivent nous conduire.

Mais je formulerai un vœu auparavant : que ce moment de silence soit pour nous un moment d'entretien intime et confiant avec le Seigneur, tel que l'exprime si bien le psaume de ce jour dont la dernière strophe devrait sans cesse scander notre vie de foi :

*« Accueille les paroles de ma bouche,
le murmure de mon cœur ;
qu'ils parviennent devant toi,
Seigneur, mon rocher, mon défenseur ! »*